

UNE HISTOIRE SECRÈTE DU XX^E SIÈCLE

A la dérive...

"La question de l'ascendance dans la culture est fausse... A toutes les époques, des acteurs oubliés émergent du passé non comme des ancêtres mais comme des proches... En 1976 et 1977, et dans les années qui suivirent, symboliquement transformées par les Sex Pistols, c'étaient, peut-être, les dadaïstes, les lettristes, les situationnistes, et divers hérétiques médiévaux."

Un livre poursuit depuis quelques années son chemin souterrain. Sorti aux Etats-Unis en 1989, en France en 1998 aux discrètes Editions Allia, *Lipstick Traces, Une histoire secrète du XX^e siècle*, de Greil Marcus, est reparu fin 2000, en Poche, en Folio-Gallimard.

Qui achète et lit ce livre ? On ne sait pas trop. Et c'est quoi, comme genre littéraire ? Un livre d'Histoire, si l'on en croit son sous-titre ? En fait, ce livre s'applique à reconstruire l'Histoire comme la "dérive" (cette pratique imaginée par l'"anarchitecte" Ivan Chtcheglov en 1953 et transmise aux futurs situationnistes Guy Debord et autres) s'appliquait à reconstruire la ville : sans prétendre laisser de traces ailleurs que dans la subjectivité de chacun.

"La question qui façonne ce livre : l'Histoire est-elle simplement une affaire d'événements qui laissent derrière eux ces choses qu'on peut peser et mesurer - nouvelles institutions, nouvelles cartes, nouvelles règles, nouveaux vainqueurs et nouveaux perdants - ou n'est-elle pas, aussi, le résultat de moments qui semblent ne rien laisser derrière eux, rien, excepté le mystère de connexions spectrales entre des gens très éloignés dans l'espace et dans le temps, mais parlant, en quelque sorte, la même langage ?"

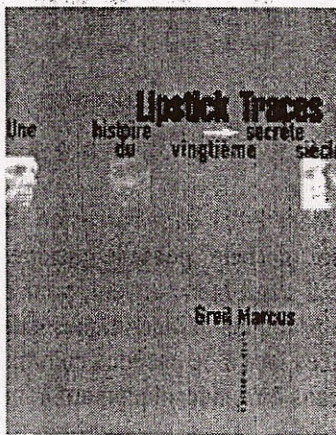
Oui, c'est cela, ce livre est une dérive. Une dérive qui commence peut-être à Londres en 1976, lorsqu'un adolescent hargneux surnommé Johnny Rotten est engagé pour chanter avec un groupe de rock'n'roll nommé les Sex Pistols par Malcolm McLaren, un vendeur de fringues qui avait aidé à publier en 1974 *"Leaving the 20th Century"*, anthologie en anglais d'écrits situationnistes, compilée par Christopher Gray, fon-

dateur en 68 de King Mob, groupe qui organisa notamment la distribution gratuite des jouets d'un grand magasin, action qui se termina par l'arrestation devant les enfants du "Père Noël" !

Ou bien cette dérive commence en 1916 à Zurich, au Cabaret Voltaire, où des artistes et des poètes exilés créèrent dada. Cernés par la guerre, Hugo Ball et Richard Huelsenbeck (qui allaient radicaliser dada plus tard, à Berlin, en 1919, en pleine insurrection spartakiste) voulaient détruire l'art "parce que c'était un rouage de la capacité illimitée de l'esprit humain de transformer ses pires fantasmes en atrocités bien réelles, puis à transformer ses pires atrocités en belles images", mais ils souhaitaient sauvegarder "l'impulsion qui les avait attirés vers l'art : l'impulsion pour changer le monde".

Arpentant les pages de ce livre, à la dérive on croise les groupes punk de 1977 ("des adolescents qui ont hurlé une philosophie, des brutes qui ont fait de la poésie, des femmes qui ont démystifié le féminin"), les Lollards ou les Ranters (hérétiques anglais), le rock'n'roll, Elvis Presley en 1955, 15 000 groupes vocaux noirs, les Slits, Jonathan Richman et les Modern Lovers, les Frères du Libre Esprit "qui depuis le début du treizième siècle avaient répandu l'hérésie sociale du "tout en commun" et du "ne travaillez jamais" à travers l'Europe", Solidarnosc en 1980, Theodor Adorno (Minima Moralia), Harold Rosenberg (qui définit en 1956 la "prolétarisation" comme "le procès de dépersonnalisation et de passivité") et l'École de Francfort "dont les phrases étaient nourries par la mélancolie et la nostalgie que les situationnistes essayaient de remplacer par la furie", la Commune de Paris, Henri

Lefebvre "qui arguait que pour changer le monde on devait d'abord penser à changer la vie" et qui voyait apparaître "sur un terrain mystérieux, non cartographié, qu'il appelait "la vie quotidienne", des moments" ("Que se passerait-il si on fondait sa propre vie sur le désir d'affirmer un moment d'amour, ou de refuser un moment de résignation ?"), Raoul Vaneigem



(auteur plus tard d'un Que-sais-je ? sur les hérésies), Isidore Isou qui portait une banane 10 ans avant Elvis Presley et conçut la jeunesse comme nouveau prolétariat et comme force révolutionnaire 10 ans avant Marcuse, Sonny Til and the Orioles qui chantent "It's too soon to know" en 1948, le lettrisme, Maurice Lemaître qui lance en 1950 la revue "Front de la Jeunesse", Jean-Louis Brau et Gil J. Wolman (poètes bruitistes), la prise de Notre-Dame le 9 avril 1950 lorsque Michel Moure monta en chaire le matin de la grand-messe de Pâques, Heinrich Suso, Carl Gustav Jung, Johannes Baader, Saint-Just, les rendez-vous de l'Internationale Lettriste "chez Moineau", Guy-Ernest Debord, Michèle Bernstein, Ivan Chtcheglov, Alexander Trocchi, "les Teddy Boys, ces jeunes gens de la classe ouvrière londonienne dont l'imitation, au début des années cinquante, des dandys

anglais fin de siècle fut considérée par la presse comme un acte de violence, une rupture des codes de classe préfigurant le refus des statuts de classe", Marcel Mauss (Essai sur le don, 1925), Georges Bataille (La notion de dépense, 1933), les Cathares, "Le retour de la Colonne Durutti" et "De la misère en milieu étudiant", parus à Strasbourg en 1966, "une modeste tentative de créer la praxis par laquelle la crise de cette société dans son entier pouvait être précipitée... Une situation fut créée dans laquelle la société a été forcée de financer, de publier et de diffuser une critique révolutionnaire d'elle-même, et en outre de confirmer cette critique par sa réaction", Les Enragés, Mai 68, The Mekons, le Free Speech Movement de Berkeley auquel l'auteur a participé...

A la dérive on prend le temps de s'interroger sur l'art qui, écrivait Debord en 1960, "a bénéficié de l'octroi par le capitalisme d'une concession perpétuelle privilégiée, celle de l'activité créatrice pure, alibi à l'aliénation de toutes les autres activités", sur la jeunesse, conçue par Isou comme classe, n'ayant rien à vendre et ne possédant pas les moyens d'acheter : "Puisqu'ils ne pouvaient pas prendre part au "circuit de l'échange", dans la vie sociale réelle ils pouvaient seulement rechercher et favoriser des "dépenses d'énergie gratuite" : des activités inconscientes et sans finalité (délinquance juvénile)", sur l'équation d'Isou selon laquelle "la somme totale des dépenses d'énergie gratuite que faisait la jeunesse en compensation de sa "non-existence" égalait précisément ce à quoi la jeunesse devait renoncer pour exister - pour gagner n'importe quelle place, établie ou souhaitée, dans l'ordre social" et sur la question que posait l'I.L. en retour : "Qu'advient-il si on refuse de renoncer à son énergie gratuite quelle que soit la place dans l'ordre social contre laquelle on pourrait échanger ? Qu'advient-il si on fait l'expérience de la gratuité comme liberté ? Si on casse le circuit d'échange ?", sur le "potlatch", concept politisé par Bataille (1), développé par l'Internationale Situationniste : "Le potlatch n'était qu'une métaphore - une façon de comprendre

la démente apparente de gens brûlant leur propre ville (le "potlatch de destruction", dont parlait l'I.S. à propos des émeutes de Watts), ou la soudaine expansion d'un refus solitaire en une explosion : quelques fauteurs de troubles, quelques flics, une émeute, l'armée, puis l'ordre social remis en question (Mai 68)", sur l'idée avancée par Norman Cohn en 1957 dans "Les Fanatiques de l'Apocalypse", selon laquelle "des dettes non réglées contractées par les hérétiques et les inquisiteurs du Moyen Age pouvaient expliquer les pulsions exterminatrices du XXe siècle", sur la controverse entre le même Norman Cohn et Guy Debord, le premier dépeignant "les espérances révolutionnaires modernes" comme "des suites irrationnelles de la passion religieuse du millénarisme", le second répliquant qu'au contraire, "le millénarisme, lutte de classe révolutionnaire parlant pour la dernière fois la langue de la religion, est déjà une tendance révolutionnaire moderne, à laquelle manque encore la conscience de n'être qu'historique. Les millénaristes devaient perdre parce qu'ils ne pouvaient reconnaître la révolution comme leur propre opération", sur le sens du concept punk "no future" : "Le punk était l'occasion de créer des événements éphémères qui serviraient de mesure à tout ce qui suivrait, des événements qui jugeraient tout ce qui ferait défaut par la suite - c'était ça aussi le sens de no future", sur l'inversion du vieux slogan surréaliste "la poésie au service de la révolution" par les situationnistes ("la révolution au service de la poésie"), sur la démocratisation de la parole (Debord : "Une organisation révolutionnaire est obligée de rappeler à tout moment que son but n'est pas de faire entendre à ses adhérents les discours convaincants de leaders experts, mais de les faire parler eux-mêmes", ce à quoi Malcolm McLaren ajoute : "Nous voulions créer une situation où les gosses seraient moins désireux d'acheter des disques que de prendre la parole")...

Ce livre a surgi du désir de comprendre comment, dans "Anarchy in the U.K.", un type de vingt ans, appelé Johnny Rotten, a reformulé une critique sociale

produite par des gens dont il ignorait parfaitement l'existence". Potlatch, revue de l'Internationale Lettriste, annonçait : "Les biens non-vendables qu'un tel bulletin gratuit peut distribuer, seul leur approfondissement par d'autres peut constituer un cadeau en retour". "Avec le punk, conclut Greil Marcus, la musique pop a rendu un don qu'elle avait reçu... L'un dans l'autre, c'est le récit d'un vœu qui est allé au-delà de l'art pour le réintégrer ensuite, une attraction de boîte de nuit (dada au Cabaret Voltaire) qui veut s'emparer du monde (les situationnistes), y parvient un moment (mai 68), puis trouve une autre boîte de nuit (le punk)."

Bien entendu, comme tout livre d'Histoire, cette histoire secrète de l'hérésie, de l'affirmation de la liberté, du potlatch, de la démesure et de la révolution, est une histoire à suivre. Nous en serons peut-être les acteurs. Lire ce livre peut peut-être nous aider à envisager d'en être aussi les auteurs (en parvenant par exemple à comprendre "comment le choix individuel se détermine, et comment la tension entre le déterminisme social et le libre-arbitre peut être amenée au point d'explosion"). "Nous refusons absolument les disciples, écrivaient les situationnistes en 1964, nous ne nous intéressons qu'à lâcher dans le monde des gens autonomes". En attendant, ce livre continue sa dérive, clandestine et imperturbable...

Olivier ZURETTI □
Val-de-Marne

(1) "D'après Bataille, il ne restait du potlatch public que l'humiliation offerte par la bourgeoisie aux pauvres - une humiliation que les pauvres ne pouvaient rendre que par la révolution, en s'offrant eux-mêmes à la destruction, exigeant en échange une destruction plus grande encore. Mais le triomphe de la bourgeoisie était scellé par sa culture... car la bourgeoisie se distingue de toutes les autres tribus "en ce qu'elle n'a consenti à dépenser que pour soi, à l'intérieur d'elle-même". Le résultat, disait Bataille, était la disparition de "tout ce qui était généreux, orgiaque, démesuré", et son remplacement par une "hypocrisie mesquine".

■ *Lipstick Traces, Une histoire secrète du XXe siècle*, de Greil Marcus, Editions Allia ou Folio-actuel (602 pages)